

LE ROMAN INSPIRÉ D'UNE
INCROYABLE HISTOIRE VRAIE



ANNA STUART
**LA SAGE-FEMME
D'AUSCHWITZ**



La sage-femme d'Auschwitz

ANNA STUART

La sage-femme d'Auschwitz

ROMAN

Traduit de l'anglais
par Maryline Beury



TITRE ORIGINAL
The Midwife of Auschwitz

ÉDITEUR ORIGINAL
Publié pour la première fois au Royaume-Uni
par Bookouture

© Anna Stuart, 2022

POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE
© City Éditions, 2023

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.

*À la mémoire de Stanisława Leszczyńska et de tous
ceux qui, comme elle, ont lutté pour maintenir un peu
d'espoir aux pires heures de l'Holocauste.*

Prologue

Avril 1946

Il y a des petits lits partout. Ils remplissent tout l'espace de cette salle bruyante, et chacun contient un bébé aux yeux grands ouverts. Ce n'est pas de l'espoir que l'on lit dans leurs yeux, ils sont encore trop petits pour ça, mais une sorte de besoin qui me va droit au cœur, et même plus profondément encore – jusque dans mon ventre. Voilà longtemps que je n'ai pas porté d'enfant, mais peut-être cette sensation ne nous quitte-t-elle jamais vraiment. Peut-être que tous les enfants que j'ai mis au monde ont laissé derrière eux un petit fragment de cordon ombilical qui me rend plus sensible au regard des bébés. Et peut-être que tous les enfants que j'ai aidés à venir au monde au cours de mes vingt-sept années en tant que sage-femme m'ont influencée de la même manière.

J'avance de quelques pas dans la pièce. Les lits d'enfant sont vieux et sommaires mais propres et faits avec soin. Dans l'un d'eux, un bébé pleure,

et j'entends une voix de femme entonner une berceuse d'une voix douce et apaisante. Les pleurs s'arrêtent bientôt, ne laissant plus que la musique. Comme tout dans cette pièce, elle n'a rien de grandiose, mais elle est pleine d'amour. Je souris et prie pour que cet endroit soit celui que nous cherchions.

— Es-tu prête ?

Je me tourne vers la jeune femme qui se tient près de la porte ; elle en cramponne l'encadrement, et ses yeux sont aussi écarquillés que ceux des petits orphelins.

— Je ne suis pas sûre...

Je lui tends la main.

— Pardon, c'était une question idiote. Tu ne seras jamais prête, mais le moment est venu.

— Et si ce n'était pas... ?

— Dans ce cas, nous continuerons de chercher. Viens.

Je la prends par le bras tandis que l'infirmière en chef avance entre les petits lits, sourire aux lèvres.

— Vous êtes là. Quelle joie de vous voir. J'espère que le voyage n'a pas été trop pénible ?

Je réprime un petit rictus amer. Le trajet de ce matin a été simple, mais les années l'ayant précédé n'ont été qu'horreur et souffrance. Nul ne devrait avoir à emprunter un chemin aussi éprouvant pour parvenir dans ce lieu délabré où brille faiblement notre unique espoir. Nous y avons laissé toutes deux beaucoup de nos forces et, quoi que j'aie pu dire, je ne sais pas si elle ou moi aurions l'énergie d'aller plus loin.

L'infirmière semble comprendre. Elle hoche la tête en posant une main sur mon bras.

— Les années noires sont derrière nous, maintenant.

— Je l'espère.

— Nous avons tous beaucoup trop souffert.

Je tourne les yeux vers mon amie, qui s'est approchée du berceau le plus proche de la fenêtre. Il abrite une petite fille dont les cheveux blonds encadrent un visage grave, illuminé par le soleil. Voyant qu'on s'approche d'elle, l'enfant se redresse tant bien que mal sur ses petites jambes tremblantes mais déterminées. Mon amie presse le pas vers elle et tend une main à travers les barreaux du lit. La petite effectue le même geste, et l'émotion me submerge ; il y a eu trop de barreaux, trop de barrières, trop de ségrégation et de division.

— C'est elle ? dis-je dans un souffle.

— Son tatouage ressemble à ce que vous avez décrit, répond l'infirmière en haussant les épaules.

Ressembler... ce n'est pas suffisant. Je sens mon cœur chavirer et, soudain, c'est moi qui ne suis pas prête, et je voudrais de nouveau me retrouver sur ce chemin noir et âpre, car au moins, tant que nous marchons, l'espoir est encore permis.

Arrête ! Je suis à deux doigts de crier, mais le mot reste coincé dans ma gorge car ma jeune amie se penche déjà pour prendre l'enfant dans ses bras et son visage est empreint de plus de détresse, d'envie et de besoin d'amour que tous ceux de ces petits orphelins réunis. L'heure est venue de connaître la vérité. Et de voir si nos cœurs pourront guérir.

LODZ

1

Ester

1^{er} septembre 1939

L'horloge de la cathédrale Saint-Stanislas sonnait les douze coups de midi quand Ester Abrams s'assit avec soulagement sur ses marches. Elle offrit son visage au doux soleil d'automne, mais la pierre était froide sous ses jambes. Elle songea un instant à retirer son manteau pour s'en faire un coussin, seulement, il était neuf et d'une couleur bleu pâle – qui faisait ressortir celle de ses yeux, d'après sa sœur cadette –, et elle ne voulait pas prendre le risque de l'abîmer.

Ester rougit en y pensant. Cet achat avait été une folie, mais Filip était toujours tellement bien habillé. Sans extravagance – un apprenti tailleur n'était guère plus fortuné qu'une infirmière en formation –, mais toujours avec goût et soin. C'était l'une des premières choses qui avaient frappé Ester, ce jour d'avril, quand il s'était assis à l'autre bout des marches et qu'elle avait brusquement senti la sève monter dans tout son corps, comme les bourgeons devenus

fleurs dans le cerisier d'à côté. Elle avait tout de suite baissé les yeux, naturellement, et avait grignoté lentement ses petits roulés aux champignons et au chou fermenté – la spécialité de sa mère – sans en sentir le goût.

Elle n'avait pas osé relever les yeux avant qu'il se lève pour partir. Elle revoyait encore sa longue silhouette élancée, presque dégingandée ; sa veste au tissu rêche mais coupée avec style ; sa kippa finement ourlée à l'arrière de sa tête. Elle le dévorait du regard quand, tout à coup, il s'était retourné et l'avait regardée droit dans les yeux ; ce fut alors comme si son corps entier rougissait à ce contact, qui aurait dû n'être qu'embarras mais s'apparentait davantage à... de la joie.

Le lendemain, elle était arrivée en avance, fébrile. Mais à midi, il n'y avait aucun jeune homme en vue, rien qu'un vieillard sous un chapeau mou, gravissant péniblement les marches avec sa canne. Elle s'était empressée d'aller l'aider, en partie parce que sa mère lui aurait dit de le faire, mais aussi dans l'espoir qu'une fois redescendue, elle verrait le jeune homme assis là. Hélas, il n'y était pas, et elle s'était vengée sur son bagel en y mordant avec hargne, une hargne tellement aveugle que ce n'était qu'à la moitié de son repas qu'elle s'était rendu compte qu'il était revenu, au même endroit que la veille. Il mangeait tranquillement son déjeuner en lisant un journal, à ceci près qu'il semblait plutôt regarder au travers que le lire vraiment.

Six longs jours durant, ils avaient mangé à chaque bout des marches tandis qu'à leurs pieds,

les habitants de Lodz vaquaient à leurs occupations sur la rue Piotrkowska. Chaque jour, elle se repassait en boucle les phrases qu'elle voulait lui dire, et qui se réduisaient à des bribes insignifiantes au moment d'aller lui parler. Et puis, un jour, une femme était passée entre eux et avait émis un *tss-tss* plein de désapprobation. Lorsqu'ils avaient relevé les yeux, la dame poussait déjà la porte de l'église, et ils n'avaient pu faire autrement que de se dévisager.

Toutes les belles phrases d'Ester s'étaient envolées, et, quand il avait fini par formuler une remarque creuse sur le temps et qu'elle lui avait répondu encore plus bêtement, ils s'étaient souri comme s'ils venaient de conclure un débat du plus haut niveau – peut-être avait-il vainement préparé ses phrases, lui aussi ? s'était-elle dit. Une fois ces premiers mots échangés, les autres vinrent plus facilement et, bientôt, ils avaient commencé non pas à bavarder – ni l'un ni l'autre n'était du genre bavard –, mais à parler simplement de petites choses de leur vie.

— J'aime bien ta kippa, avait-elle dit. La bordure est très jolie.

— Merci. Je l'ai brodée moi-même.

— C'est vrai ?

Il s'était empourpré et Ester avait remarqué que, s'il avait les cheveux bruns, ses yeux étaient aussi bleus que les siens.

— Je suis apprenti tailleur. On fait surtout des vestes, des pantalons et des chemises, mais j'aime beaucoup les...

Il avait tâté la bordure de sa calotte.

— Mon père appelle ça des « fioritures ». Il n'aime pas ça. Il trouve que la broderie, c'est pour les femmes.

— Tu le fais tellement bien qu'il doit sûrement se tromper.

Il avait ri, un peu nerveusement.

— Merci. Je pense que les vêtements devraient exprimer ce que l'on est.

Tout en se rappelant ce commentaire, qui l'avait beaucoup étonnée, Ester ajusta son manteau bleu clair autour d'elle. On lui avait appris que les vêtements devaient être propres, nets et modestes ; jamais qu'ils pouvaient parler d'autre chose que d'une maison bien tenue.

— Dis-m'en plus, avait-elle suggéré.

Ce qu'il avait fait avec plaisir, si bien qu'elle serait volontiers restée là tout l'après-midi, à l'écouter ; sauf qu'elle ne disposait que d'une demi-heure pour déjeuner, et que l'infirmière en chef de son service n'était pas du genre commode. Une seule minute de retard et l'on se retrouvait de corvée de bassin hygiénique tout l'après-midi ; en outre, ses parents avaient fait d'énormes sacrifices pour lui payer sa formation et elle avait à cœur d'honorer leur effort. Elle avait eu du mal à le quitter et à se concentrer sur son travail après cela, mais il serait là le lendemain, et le jour d'après, et elle avait vite chéri ces précieuses demi-heures de milieu de journée. Un rendez-vous qu'il ne manquait jamais. Alors, où était-il aujourd'hui ?

Ester scrutait la rue Piotrkowska avec anxiété. Peut-être avait-il été retenu à son travail, ou y avait-il eu un incident quelconque ? L'atmosphère

était étrangement chargée ce matin, les gens plus agités que de coutume, les magasins plus fréquentés. Tous les passants portaient des sacs remplis de légumes, comme s'ils avaient soudain peur d'en manquer. Les vendeurs de journaux criaient plus fort que d'habitude, mais, depuis un mois, Ester avait entendu trop de fois ce fatras de mots angoissants – *nazis, Hitler, invasion, bombardements* – pour leur prêter encore attention. C'était une belle journée d'automne, même si les marches étaient froides. Il ne pouvait sûrement rien arriver d'affreux sous un ciel si bleu ?

Enfin, elle le vit : il se faufilait parmi la foule agglutinée devant la boucherie. Elle se leva à demi, puis se força à se rasseoir. Depuis trois mois déjà, ils se retrouvaient tous les midis au pied de la cathédrale Saint-Stanislas, s'asseyant de plus en plus près l'un de l'autre, pour manger leur déjeuner. Ils discutaient et gagnaient en confiance à chaque nouvelle information échangée. Elle connaissait son nom : Filip Pasternak. Bien entendu, elle y avait associé le sien, juste pour voir – Ester Pasternak – même si elle avait trouvé cela ridicule quand sa petite sœur, Leah, avait fait la même chose. Il était en apprentissage dans l'atelier de couture renommé de son père, n'y jouissait d'aucun traitement de faveur et disait en être heureux ; et qu'il n'était pas censé se marier prochainement, ayant d'abord « du travail à faire ».

La conversation s'était quelque peu grippée à cette déclaration. Ester avait bredouillé qu'il avait certainement beaucoup de talent à

apporter à ce commerce, et Filip avait souri en haussant les épaules, avant d'ajouter d'un ton inhabituellement maussade que « les pères n'ont pas toujours raison sur tout ». Tous deux avaient alors regardé autour d'eux d'un air coupable, au cas où quelqu'un aurait entendu un tel blasphème, et l'horloge avait eu le bon goût de sonner la demi-heure, les faisant bondir sur place. Ester avait été de corvée de bassin hygiénique cet après-midi-là, mais peu lui importait – elle avait d'autres pensées dans la tête.

Elle était presque sûre que ses parents la jugeraient trop jeune pour se marier, ou au moins trop accaparée par sa formation d'infirmière. À vrai dire, elle-même leur serinait depuis deux ans qu'elle ne s'intéressait nullement aux garçons, et que cela n'arriverait probablement jamais. Le sourire entendu que sa mère arborait alors l'agaçait autrefois, mais la reconfortait aujourd'hui. Même s'il n'avait jamais été question de mariage, ou d'un simple dîner, d'une promenade dans le parc ou de quoi que ce soit d'autre qu'un déjeuner sur les marches de la cathédrale. Ce rituel était devenu une sorte de bulle rigide qu'ils étaient tous deux trop timides pour oser briser.

— Ester !

Il l'appela depuis la foule. Un tram arrivait et, l'espace d'un instant, elle crut que Filip allait essayer de traverser devant lui ; mais il recula au dernier moment, le regard hagard, et réapparut quelques secondes plus tard pour s'élancer sur les rails en l'appelant encore :

— Ester !

Elle se leva.

— Filip. Tout va bien ?

— Non ! Enfin, si. Je vais bien. Mais pas le monde, pas la Pologne.

— Pourquoi ? Que se passe-t-il ?

— Tu n'as pas entendu ?

Il se tenait deux marches plus bas qu'elle et, pour la première fois, leurs yeux se trouvaient au même niveau, de face.

— Je suppose que non, sinon tu ne poserais pas cette question, dit-il avant de soupirer.

— Eh bien, que s'est-il passé ?

— L'Allemagne nous envahit. La Wehrmacht a franchi nos frontières, plus aucun de nous n'est en sécurité.

— Tu vas devoir aller te battre ?

— Peut-être. S'il en est encore temps. Mais ils avancent vite, et se dirigent vers Cracovie et Varsovie.

— Et Lodz ?

— On ne sait pas encore, mais c'est possible. Nous avons une belle ville, avec beaucoup d'industries. Les Allemands aiment l'industrie.

— Mais ils n'aiment pas les Juifs.

— Non. Il paraît que certains font déjà leurs valises, rassemblent leur or et fuient vers l'est.

— Et ta famille ?

— Mon père ne quitterait sa boutique pour rien au monde. Et même s'il le faisait...

Il s'interrompt et regarda Ester droit dans les yeux, avec gravité.

— Eh bien... ? dit-elle.

— S'il le faisait, je ne partirais pas avec lui. Pas sans toi.

— Sans moi ? s'étrangla-t-elle.

Mais il lui prenait déjà les mains et se mit soudain à genoux devant elle sur les marches étroites.

— Ester Abrams, me ferais-tu l'immense honneur de devenir ma femme ?

Elle le dévisagea, médusée, tandis qu'autour d'eux, la rue Piotrkowska semblait se figer. Deux vieilles dames poussant une brouette remplie de sacs de courses s'arrêtèrent pour les regarder. L'une d'elles hocha la tête en adressant un clin d'œil à Ester avant que ses yeux reviennent se poser sur le beau jeune homme à ses pieds.

— Je...

— Parce que c'est la guerre, Ester. Dès que j'ai appris la nouvelle, dès que j'ai pensé aux soldats, aux fusils et à l'ennemi marchant sur nous, une seule chose m'est venue à l'esprit : que cela risquait de me priver de toi. Et je me suis dit qu'il était déjà absurde que j'aie passé vingt-trois heures et demie de chaque jour de cet été sans toi, et que je ne voulais pas perdre une demi-heure de plus. Alors, Ester... tu veux ?

— T'épouser ?

— Oui.

— Oui !

Le mot jaillit de sa bouche, et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, et leurs lèvres se rencontrèrent, et elle se dit qu'elle aussi avait perdu bien trop de temps jusqu'à ce moment. Le monde semblait danser une ronde de joie autour d'eux en même temps qu'un son puissant retentissait à ses oreilles, comme si Dieu faisait soudain chanter tous les anges du ciel. Mais si tel était le cas, il avait choisi un bien étrange

chœur, car le son prit bientôt des accents de hurlement sinistre, et ce n'est qu'en s'écartant de Filip qu'elle comprit qu'il s'agissait de la sirène signalant une alerte aérienne par les haut-parleurs disposés dans la rue.

— Vite ! dit Filip en lui prenant la main pour l'emmener dans la cathédrale.

Au-dessus de leurs têtes, deux avions allemands sombres et menaçants fendaient le ciel bleu. Et Ester ne savait déjà plus si c'était le plus beau ou le plus terrible jour de sa vie.

Question qu'elle se poserait encore de multiples fois au cours des noires années à venir.

2

Ana

19 novembre 1939

Ana Kaminski prit le bras de son mari tandis que Filip puis Ester, le rose aux joues, étaient emmenés jusqu'à la Houppa par leurs parents avant de se faire face sous le dais nuptial. Elle sourit en les voyant se regarder – ils avaient l'air tellement heureux de se marier –, et sentit son âme s'apaiser. Elle avait bien fait de venir. Elle avait hésité, lorsque l'invitation lui était parvenue. Peut-être s'inquiétait-elle trop, maintenant qu'elle avait bien dépassé la cinquantaine, mais elle s'était demandé si Dieu approuverait le fait qu'elle assistât à une cérémonie juive. Bartek avait eu le bon sens de se moquer de ses craintes.

— Bien sûr que Dieu veut que tu voies ces jeunes gens célébrer leur amour et leur union ! Il y a bien trop de haine autour de nous en ce moment pour ne pas profiter pleinement d'une telle occasion, quel que soit l'édifice où cela se déroule.

Il avait raison, et elle avait eu honte de douter de la sorte. Les Juifs étaient des gens sérieux, gentils et respectueux, et cela comptait beaucoup, surtout à une époque où s'imposer aux autres semblait devenir la norme. Depuis deux mois et demi, les nazis avaient envahi la Pologne et imposé leurs lois et idéologies rigides à son peuple bien-aimé. Elle enrageait en voyant ces soldats pleins de suffisance parader dans sa ville, changer les panneaux indicateurs et établir de nouvelles règles sans le moindre respect pour les coutumes, les traditions, parfois même au mépris du bon sens et de la décence.

Jésus avait appris aux hommes à tendre l'autre joue, mais les nazis avaient débarqué en frappant les deux joues d'emblée, et il était difficile de pardonner une offense quand dix autres vous tombaient déjà dessus. En de tels moments, elle se sentait plus proche des chrétiens de l'Ancien Testament – avec leur ardeur pleine de fureur – que du Nouveau Testament, ce qui était assez cocasse pour une fervente catholique comme elle.

Elle balaya la synagogue du regard tandis que le rabbin entonnait un chant mystique et sourd qui résonnait entre les murs peints. À leur arrivée, les invités avaient trouvé le trottoir étincelant de givre devant l'édifice, mais le soleil s'immisçait maintenant par les hautes fenêtres et illuminait les piliers dorés et le mobilier, si bien que toute la salle semblait luire de l'intérieur. Elle devait bien admettre que tout cela n'était pas si différent de sa chère cathédrale Saint-Stanislas, et elle serra le bras de Bartek

avec reconnaissance, heureuse qu'il l'ait incitée à venir. De tout l'automne, c'était le moment le plus paisible qu'elle ait vécu.

Ana regarda attentivement Leah, la jeune sœur d'Ester, l'accompagner pour décrire sept tours autour du futur marié, son doux visage empreint de solennité et les yeux rivés au sol – peut-être moins par piété que par souci de ne pas marcher sur la robe de sa sœur, songea-t-elle. Ana se rappela son propre mariage. Il avait beau s'être déroulé vingt-trois ans plus tôt, elle en conservait un souvenir vif. C'était en 1916, au beau milieu d'une autre guerre – la Grande Guerre, disait-on, censée être « la Der des ders »... mais non. Aujourd'hui encore, les forces arrogantes de chaque côté de la Pologne saccageaient ses paisibles villes et villages. Pourquoi ne les laissait-on pas vivre en paix ? Pendant des siècles, la Russie et l'Allemagne avaient considéré le pays natal d'Ana comme un territoire à s'approprier ; en 1918, la Pologne avait enfin retrouvé sa souveraineté. Et voilà que ses voisins la violentaient de nouveau, cette fois avec des chars et d'énormes pistolets-mitrailleurs.

Ana frémit et s'efforça de se concentrer sur la cérémonie. Ester était revenue se poster face à Filip, qui souleva délicatement le voile de sa promise pour signifier qu'il ne chérissait pas uniquement son corps mais aussi son âme. C'était un moment magique, une parenthèse d'amour dans cette période de frayeur, rappelant à tous que, quels que soient les combats auxquels se livraient les puissants, les gens simples n'aspiraient qu'à vivre normalement – à se marier,

à avoir des enfants, à fonder une famille. Que pouvait-il y avoir de plus précieux au monde ?

Par réflexe, Ana effleura les papiers professionnels qu'elle gardait toujours dans un vieux tube de poudre dentaire au fond de sa poche. Elle ne savait jamais quand elle pouvait être appelée, et il était toujours préférable de rassurer les parturientes avant d'intervenir. Depuis vingt ans qu'elle exerçait sa profession de sage-femme dans cette ville, elle ne comptait plus les fois où elle avait été appelée pendant un repas, un verre avec des amis ou même au beau milieu d'une pièce de théâtre pour pratiquer un accouchement. De petites contrariétés qui s'effaçaient sitôt qu'elle se mettait au travail. Ce métier était un tel privilège à ses yeux. Chaque fois qu'elle contribuait à mettre un nouvel être au monde, un coin de son âme avait le sentiment d'être en train d'assister à la naissance du Christ, et ce miracle lui ôtait toute fatigue. Quel pouvoir possédaient les chars et les fusils en comparaison d'un tel renouveau ?

Ana contempla Ester et secoua la tête, ébahie par le passage du temps. L'adorable jeune femme qui se tenait devant son futur époux avait été l'un des premiers bébés qu'elle ait fait venir au monde. Elle sortait tout juste de l'école de sages-femmes de Varsovie et redoutait encore d'exercer seule. Appelée aux aurores dans la maison si bien tenue de Ruth, elle avait été accueillie par l'époux de celle-ci, Mordecai, qui l'attendait sur le seuil en tirant furieusement sur sa pipe. Il avait bondi en la voyant avant de lui prendre les deux mains.

— Dieu merci, vous êtes là. Ma chère Ruth a besoin de vous. Vous prendrez bien soin d'elle, dites ? Tout ira bien, n'est-ce pas ?

Il bredouillait comme un enfant, et elle avait senti le poids de son amour peser sur elle. Ce jour-là, tout leur bonheur reposait entre ses mains ; elle s'était rappelé que ces mains avaient été formées dans la meilleure école de sages-femmes de Pologne, et, après une brève prière à Dieu, s'était empressée d'entrer dans la maison.

Au bout du compte, elle n'avait eu aucun mal à exaucer le vœu de Mordecai, Ruth étant jeune, en bonne santé et accompagnée d'une mère pragmatique qui l'avait forcée à serrer les dents et à pousser dès qu'Ana le demandait. La petite Ester était arrivée en moins d'une heure, après quoi Mordecai s'était rué dans la chambre en la couvrant d'éloges. Ana lui avait assuré que c'était sa femme qui avait fait tout le travail avant de se mettre en retrait. Il avait alors embrassé tendrement son épouse puis avait pris le bébé dans ses bras comme si c'était la chose la plus précieuse au monde. Et aujourd'hui, ce bébé était une femme.

Ana écouta Ester jurer fidélité à Filip d'une voix claire et assurée. Ils formaient vraiment un beau couple tous les deux, aussi timides et passionnés l'un que l'autre par la voie qu'ils avaient choisie dans la vie. Elle retrouvait un peu d'elle-même en Ester. Celle-ci envisageait sa carrière d'infirmière avec le plus grand sérieux et espérait qu'à l'instar d'Ana, elle pourrait continuer de suivre sa vocation tout en ayant une famille à elle. Bientôt, ce fut au tour de Filip, fier et

droit comme un I, de prêter serment face à sa future femme. Le seul avantage de cette occupation, songea Ana, c'était que les jeunes hommes n'étaient pas encore appelés à se battre, raison pour laquelle Filip et son témoin, Tomaz, pouvaient être présents actuellement. Qui savait si ce Reich vorace n'allait pas un jour les mobiliser ? Mais Hitler ne devait tout de même pas être assez fou pour demander à ses ennemis de se battre pour sa cause, ce qui laissait au jeune couple une chance de vivre ces prochaines années côte à côte.

Malheureusement, le pauvre garçon ne pouvait plus travailler. La région de Lodz avait été annexée par le Reich et, deux semaines plus tôt, les Allemands avaient interdit aux Juifs de travailler dans les industries textiles ou du cuir – loi ayant mis instantanément presque cinquante pour cent de la communauté locale au chômage. L'apprentissage de Filip se trouvait du même coup terminé et son père avait été contraint de céder son cher atelier à un gros Allemand aux doigts boudinés, dénué de talent.

La ville n'en serait que plus pauvrement vêtue et, pendant ce temps, les nouveaux responsables de Lodz avaient émis un ordre de « travail obligatoire » pour les Juifs. Ils les arrachaient de leurs maisons et de leurs bureaux pour les envoyer détruire les monuments polonais, balayer les trottoirs et changer les panneaux de signalisation. L'autre jour, Ana avait croisé deux hommes qui pleuraient ouvertement en arrachant les nobles panneaux de la vieille rue Piotrkowska pour les remplacer par de nouveaux indiquant

Adolf-Hitler-Strasse. Les nazis faisaient de même dans toutes les rues de la ville, effaçant les noms séculaires au bénéfice de noms allemands arrogants. Aucun bon Polonais n'utiliserait les nouveaux noms, mais ils étaient là à les narguer, tout de même.

Et puis, il y avait les brassards. L'ordre était tombé il y avait quelques jours à peine : tous les Juifs devaient porter un brassard jaune de dix centimètres de large juste sous l'aisselle, un emplacement choisi pour créer un maximum d'inconfort. C'était comme si le Moyen Âge recommençait. Tant de chefs despotiques avaient imposé le port d'un insigne particulier aux Juifs au cours des siècles, afin d'éviter tout « brassage accidentel » – comme si les gens ne se parlaient pas, ne connaissaient pas les familles ou les histoires des autres ; comme s'il était du ressort de l'État de décider qui pouvait épouser qui.

Ana avait croisé Ruth et Leah dans la rue l'autre jour ; les deux sœurs s'inquiétaient de l'impact de cette décision sur les tenues de mariage qu'elles avaient soigneusement choisies, et priaient pour que ce maudit décret ne soit appliqué qu'après le grand jour. Mais non. Les SS – les représentants les plus terribles et les plus sadiques des nazis – avaient arpenté les rues toute la semaine, pointant leurs armes sur tout Juif non marqué en jaune... et appuyant parfois sur la gâchette. Le vieil Elijah Aarons, le meilleur boulanger de la ville, ne ferait plus de *kolaczki* ou de *szarlotka* pour ravir ses innombrables clients ; il avait été abattu dans sa propre boutique, pour avoir argué

qu'il n'avait pas encore trouvé suffisamment de tissu jaune pour entourer son considérable biceps. Tous les membres de la congrégation réunie ce jour, à l'exception d'Ana et de Bartek, se trouvaient donc contraints de subir cette humiliation. Même la pauvre Ester avait dû s'y plier, bien que quelqu'un de malin – Filip, très certainement – ait cousu d'étincelantes bandes dorées autour de ses deux bras, lui conférant un style de reine plus que de paria.

La cérémonie touchait à sa fin. Ana s'arracha à ses sombres pensées pour revenir à l'instant présent, cependant que le voile d'Ester se soulevait de nouveau et que le rabbin prenait un verre afin que les époux y boivent à tour de rôle. Une fois le verre vidé, il le glissa dans un sac de velours, tira sur le cordon et le posa au sol devant Filip. Le jeune marié regarda Ester, qui sourit pour l'encourager et lui prit la main. La communauté avançait tandis que Filip levait le talon et l'abaissait brusquement sur le verre. Ana entendit le premier craquement avant qu'il soit noyé parmi les « *Mazel tov* » et, se joignant au groupe, elle se dit que toutes les cultures pouvaient se sentir unies dans la bénédiction d'un mariage heureux, quelles que soient les langues ou les religions.

Elle se tourna pour embrasser son propre mari alors que, tout autour d'eux, les gens bavardaient joyeusement, se congratulaient et se pressaient pour soulever les mariés et les faire défiler dans la synagogue. La fête aurait lieu dans la salle derrière l'édifice, mais on aurait juré qu'elle commençait déjà en voyant tous ces brassards jaunes

tournoyer en un cerceau d'or autour du jeune couple. Ana vit Ester rire aux éclats lorsque sa main fut arrachée de celle de Filip par Tomaz, qui la hissa sur des épaules prêtes à l'accueillir, avant de jucher Filip sur les siennes. Alors que le couple était porté sous les vivats dans la synagogue, et que les applaudissements des invités prenaient un rythme exubérant, les portes s'ouvrirent tout à coup avec fracas et des coups de feu résonnèrent dans le bâtiment. La foule se figea lorsque des soldats SS firent irruption en criant en allemand : « *Raus, raus !* » Sortez.

Ana vit les SS pointer leur fusil sur Ester, encore perchée sur les épaules qui la portaient, et s'interposa sans réfléchir :

— S'il vous plaît, dit-elle en allemand. C'est un mariage.

L'officier la regarda, surpris. Elle avait appris cette langue étant enfant et la parlait couramment. Cela lui avait été fort utile au fil des ans, car nombre de ses patientes étaient des Allemandes ayant émigré en Pologne ; mais jamais elle n'aurait cru devoir un jour l'employer avec des soldats.

— Un mariage ?

Tout en scrutant la foule, l'officier leva un bras pour retenir ses hommes derrière lui, ce qui laissa à Ester et Filip le temps de remettre les pieds sur terre. Il eut un rire mauvais.

— Un mariage juif ! C'est exactement pour empêcher ça qu'on est là, madame. Pas question de laisser cette vermine se reproduire. Il y en a déjà bien assez.

Il la regarda de haut en bas, avisant son beau manteau dénué de brassard.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Je célèbre l'amour, affirma-t-elle fièrement.

Le rire se fit cette fois plus sombre, plus menaçant. Du coin de l'œil, Ana vit Tomaz monter la garde tandis que Ruth et Mordecai faisaient sortir les mariés par la porte de derrière. Elle était heureuse qu'ils puissent s'enfuir, mais le reste de la communauté était toujours en danger. Les parents de Filip, Benjamin et Sarah, s'efforçaient de calmer tout le monde et de contenir la panique qui montait.

— Que voulez-vous, monsieur ? demanda-t-elle avec un effort surhumain pour rester polie.

— Ce que je veux ? Détruire ce sale bâtiment et tous ces salauds de Juifs avec, voilà ce que je veux, madame. Eh, toi ! Ne bouge pas !

L'homme venait de repérer la porte de derrière par laquelle d'autres invités essayaient maintenant de s'éclipser. Il s'y dirigea à grands pas et ramena à l'intérieur la demoiselle d'honneur d'Ester. Ana sentit son cœur se serrer. Du haut de ses quatorze ans, Leah paraissait presque adulte quand elle était entrée derrière sa sœur, avec son chignon blond sur le haut de la tête et un soupçon de maquillage rehaussant ses traits ; mais elle ressemblait maintenant à une petite fille terrorisée, et pour cause : les fusils étaient si gros, vus de près, si affreusement puissants. Si les SS décidaient de s'en servir ici, les invités de Ruth et de Mordecai ne pourraient y échapper.

— S'il vous plaît, répéta Ana. Laissez-les partir. Il y a des personnes âgées ici, et des enfants.

— Des enfants *juifs* !

— Des enfants tout de même.

Il la toisa, le visage déformé par la haine.

— Ce n'est pas pareil, grogna-t-il. Les Juifs sont un fléau sur cette terre, et il est de notre devoir de les éradiquer.

Ana en eut le souffle coupé. Elle avait vu des Juifs forcés de remplir des trous avec du sable, de fermer leurs boutiques et de se terrer chez eux, mais, jusqu'à cet instant, elle n'avait pas pris la pleine mesure de la haine des nazis contre eux. Il ne s'agissait pas d'un simple mépris ; c'était une animosité fanatique. Soudain prise de vertige, elle sentit le bras fort de Bartek se poser autour de sa taille comme il avançait :

— Et nous vous en remercions, intervint-il avec calme dans un allemand moins parfait mais tout à fait compréhensible. Simplement, quels sont vos ordres pour aujourd'hui ?

Ana faillit s'indigner de cette apparente complicité avant de voir que les mots de son mari faisaient mouche : l'officier sembla tout à coup perdre un peu de son assurance. Les ordres. Bartek visait juste. C'était à ça que répondaient ces automates.

— Nous avons l'ordre de détruire toutes les synagogues de Lodz.

— Mais pas les gens ?

— Pas encore, jeta-t-il avec un soupçon d'hésitation.

— Dans ce cas, pour l'heure, vous devriez les faire sortir d'ici afin que, de la rue, ils puissent voir leur lieu sacré s'écrouler devant eux.

— Absolument ! s'écria l'officier. Ce sera une humiliation et un avertissement de la puissance du Reich ! *Raus !* beugla-t-il, injonction que ses hommes reprirent avec zèle.

Leah ouvrit la marche vers les portes et tous se bousculèrent pour s'enfuir avant que le bâtiment soit détruit au-dessus de leurs têtes, comme cela avait eu lieu tant de fois dans l'histoire. Bartek se laissa tomber contre un pilier, la tête entre les mains.

— Mon Dieu. Qu'est-ce que j'ai dit ? gémit-il. C'était horrible.

— C'était malin et courageux, et tu viens de sauver la vie de tous ces gens, le reconforta Ana.

— Pour l'instant, peut-être.

Elle savait qu'il avait raison, pensait Ana comme ils se précipitaient tous vers la rue Piotrkowska – désormais Adolf-Hitler-Strasse. Les envahisseurs avaient pris leur ville, et maintenant, ils allaient diviser sa population. Simplement parce qu'un imbécile avait décidé que la petite fille qu'elle avait fait venir au monde, dix-huit ans plus tôt, nue et innocente, avait moins de valeur qu'une autre et devait être éliminée de la surface de la terre, ainsi que tous ses semblables. Ce n'était pas seulement la guerre, mais la fin de la civilisation et, tandis qu'elle rentrait chez elle, toute la beauté de cette magnifique cérémonie disparut de son esprit, remplacée par un terrifiant pressentiment. Il ne lui restait plus qu'à prier pour qu'Ester et Filip passent quelques jours heureux ensemble car ils auraient besoin de toutes leurs forces dans les semaines et mois à venir.

3

Ester

8 février 1940

— Filip ! Je suis rentrée !

Oh, comme Ester aimait dire cela ! Jamais elle n'aurait cru que le simple fait de franchir une porte puisse être si merveilleux. L'appartement avait beau être petit et sommairement meublé, en haut d'une impressionnante quantité de marches, c'était leur nid à eux et elle l'aimait autant que s'il s'agissait d'un palais.

— Le repas est presque prêt, répondit Filip.

Elle accrocha son manteau et sourit en le voyant aux fourneaux, un tablier autour de la taille, son beau visage empourpré par la vapeur montant de la marmite.

— Ça sent bon, dit-elle en se lovant dans ses bras ouverts pour l'embrasser.

— C'est du *bigos*. Enfin, c'est censé en être. Ma mère m'a donné sa recette mais je n'ai trouvé presque aucun des ingrédients dans les magasins. Il devrait y avoir plein de viandes différentes mais celui-ci n'en a que deux et, pour être

honnête, je ne sais même pas si celles-ci peuvent encore être appelées de la « viande ».

— Ce sera parfait, Filip, ne t'en fais pas. Merci.

Il lui sourit, reconnaissant de son indulgence.

— J'ai dû faire la queue pendant des heures et quand mon tour est venu, on m'a renvoyé en bout de file.

— Et tu n'as rien dit ?

— Avec les SS à chaque coin de rue ? J'imagine bien de quelle manière ils m'auraient aidé...

Ester grimâça. Depuis des mois, ses amis et sa famille étaient régulièrement molestés par des nazis, selon leur bon plaisir. L'autre jour encore, une amie d'Ester, Maya, était venue chez eux en pleurant et en implorant son aide. Les nazis avaient forcé son vieux père à porter des briques à mains nues d'un côté à l'autre de la rue pendant toute la matinée, avant de lui ordonner de les remettre où elles se trouvaient auparavant. Il avait les mains en sang, le dos brisé et des bleus plein les côtes pour s'être pris une pluie de coups de pied chaque fois qu'il tombait.

Ester avait fait de son mieux pour nettoyer et soigner les blessures du vieil homme, mais, le lendemain, les SS étaient venus frapper à leur porte en exigeant que ce « vieux flemmard » reprenne le boulot, et le cauchemar avait recommencé. Le père de Maya était maintenant à l'hôpital et sa fille brûlait de se venger, mais que pouvait-elle faire ? Les Allemands étaient partout, armés jusqu'aux dents. Le reste du monde s'était mis en guerre pour la Pologne, mais en attendant, la Pologne n'avait qu'à serrer les dents et prier

pour qu'on vienne à son secours. Nombre de jeunes hommes étaient partis à l'étranger afin de rallier une armée ; si Ester pouvait comprendre cela, elle était heureuse que Filip ait pu rester auprès d'elle.

— C'est un peu le monde à l'envers, non ? dit-il. Toi qui sors travailler, et moi qui reste à m'occuper de la maison.

— Ça me plaît bien, dit-elle avec un sourire espiègle. Et le tablier te va à ravir.

Il fit une petite révérence et elle rit avant de l'attirer contre elle pour lui donner un baiser plus long. Elle avait du mal à croire que moins d'un an s'était écoulé depuis qu'elle avait rencontré cet homme formidable sur les marches de la cathédrale, et qu'ils étaient désormais mariés, vivant ensemble. Elle avait déjà presque oublié ce qu'était sa vie avant lui et avait la conviction que jamais elle ne se lasserait de ses bras.

— C'est prêt ? demanda-t-elle.

Il goûta la sauce épaisse, les sourcils froncés de concentration.

— Je crois qu'une petite demi-heure de plus ne ferait pas de mal.

— Parfait ! dit-elle en lui prenant la main pour l'entraîner vers la chambre.

— Madame Pasternak, seriez-vous en train de me séduire, par hasard ?

— Tout à fait, approuva-t-elle joyeusement.

La dimension physique de leur mariage n'avait pas pris le meilleur des départs après l'irruption des SS dans la synagogue. La famille de Filip avait réservé aux jeunes mariés un charmant chalet pour quelques jours dans une

forêt, mais tous deux étaient si chamboulés, la première nuit, qu'ils n'avaient fait que se blottir devant le feu, rongés d'inquiétude pour leurs proches.

Après avoir enfin gagné leur lit, ils s'étaient apaisés en dormant l'un contre l'autre et, au petit matin, leur désir avait pu s'éveiller. Ester se sentit comblée dans les bras de son époux, et elle découvrit rapidement qu'elle n'avait aucune raison de se montrer timide avec lui. La confiance qu'elle accordait à Filip était totale ; en outre, ils étaient entrés dans cette union aussi innocents l'un que l'autre et avaient entamé cette merveilleuse découverte ensemble. Elle espérait que ce ravissement durerait de nombreuses années encore.

— Au lit, alors ? demanda-t-elle en arquant un sourcil.

Les yeux de Filip s'assombrirent.

— Oui, avec plaisir. Mais j'ai quelque chose à te dire.

— Ça ne peut pas attendre ? Oh ! Mais...

Elle ouvrit les draps, prête à se glisser entre eux, mais vit que le matelas était couvert des vêtements.

Filip les rassembla à la hâte et les roula en boule dans un sac en toile de jute.

— Des retouches, expliqua-t-il. Les gens perdent du poids à toute allure et ont besoin de faire reprendre leurs vêtements. Apparemment, le bruit court que je suis partant pour le faire. Ils paient en liquide ou en nourriture, ce qui est encore mieux, mais...

— Mais tu dois les cacher, termina Ester tandis qu'un frisson la parcourait à l'idée de ce qui arriverait en cas de perquisition à leur domicile.

Travailler le textile, même chez soi, leur était désormais interdit.

— Je peux arrêter de le faire, si tu préfères, dit Filip en la serrant contre lui.

Elle fit non de la tête. Ils pouvaient plaisanter du tablier qu'il portait, mais elle savait que Filip vivait mal son désœuvrement forcé et que ce petit travail l'aidait à garder le moral. Et puis, les gens en avaient besoin. Le brassard avait été remplacé par une étoile de David qui devait être cousue sur la poitrine et le dos de chaque vêtement. Les comptes bancaires des Juifs étant désormais gelés et les retraits d'argent limités, il devenait de plus en plus difficile de se vêtir correctement, mais personne ne voulait renoncer à sa dignité. Alors, si des tailleurs comme Filip pouvaient contribuer à cette minuscule victoire, tant mieux.

— De toute façon, tu ne fais que coudre des étoiles, n'est-ce pas ?

— C'est ça, confirma-t-il.

C'était la seule chose permise, et les Juifs les plus fortunés en avaient même commandé de beaux modèles afin de conjurer le malheur, avant que les Allemands mettent un terme à cette pratique. Cette nouvelle mesure avait entraîné des commandes supplémentaires pour Filip, qui devait maintenant les remplacer par l'insigne hideux exigé par l'ennemi ; mais s'il était en même temps appelé à refaire une

couture, broder un ourlet ou ajouter un volant, qui le saurait ?

— Dans ce cas, de quoi les Allemands se plaindraient-ils ? Ils sont déjà assez occupés à nous embêter, ils ne vont pas en plus nous retirer nos habits ?

— Écoute, fit Filip en s'écartant un peu d'elle. J'ai vraiment quelque chose à te dire.

— Ah. Ce n'était pas cette histoire de vêtements ?

— Non.

— Et ça ne peut pas attendre ? demanda-t-elle, tout en sentant que, de quoi qu'il puisse s'agir, l'ambiance était déjà gâchée. Bon, vas-y, je t'écoute.

— Non, non. Ça attendra. Viens.

Il commença à déboutonner l'uniforme d'Ester mais ses doigts tremblaient et elle l'interrompit gentiment.

— Allez, dis-moi ce qu'il y a. Tu te sentiras mieux après avoir parlé.

— J'en doute, grommela-t-il, l'air sombre.

Elle sentit son cœur faire un bond dans sa poitrine.

— Qu'y a-t-il ? C'est l'appartement ? Est-ce que le propriétaire... ?

— Non, non, pas du tout. Attends un instant, tu veux ?

Sur ce, il partit dans la cuisine et en revint en brandissant le *Lodscher Zeitung*. Lentement, il ouvrit le journal et le passa à Ester. On y voyait une carte de la ville, avec une zone hachurée autour du marché de Baluty, sous laquelle était écrit « *Die Wohngebiet der Juden* ».

— *Wohngebiet* ? demanda-t-elle à Filip.

— Zone de résidence, traduisit-il avant d'ajouter amèrement : Un ghetto, quoi.

Elle s'assit sur le lit et tenta de déchiffrer les mots en allemand. L'article, rédigé dans le style impérieux de l'occupant, déclarait que les Juifs étaient « une race manquant de propreté » et qu'il y avait une urgence sanitaire à les séparer des « bons citoyens » de la ville avant qu'ils puissent les contaminer. Ester relut ces lignes à plusieurs reprises, ayant du mal à y croire.

— Manquant de propreté ? finit-elle par dire. Comment osent-ils dire une chose pareille ?

Elle regarda autour d'elle ; l'appartement était un peu vieux, un peu défraîchi, mais d'une propreté irréprochable.

— C'est absurde, murmura Filip.

— Bien sûr que c'est absurde ! De quel droit peuvent-ils déclarer ce genre de chose ? Il existe bien des lois contre la diffamation, non ? Pourquoi est-ce que personne n'empêche ça ?

Filip se mordit la lèvre.

— Ils nous ont envahis, mon amour. Ce qui signifie qu'ils peuvent faire ce qu'ils veulent.

— Y compris nous parquer dans un ghetto ?

— On le dirait bien.

— Quand ?

Il déglutit avec peine.

— Il nous reste trois jours.

Elle leva vers lui des yeux horrifiés puis sortit de la chambre pour se rendre dans la cuisine. En passant devant son manteau accroché à la patère, elle se rappela sa joie de rentrer, quelques minutes plus tôt, et en voulut un instant à Filip

de l'avoir laissée essayer de l'entraîner au lit en sachant cela.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? geignit-elle.

Il vint la rejoindre et l'enlaça tendrement avant de déposer un doux baiser dans son cou.

— S'accrocher encore plus l'un à l'autre, mon amour. J'aime cet appartement autant que toi, mais je me sentirai chez moi partout où nous serons ensemble, et si les Allemands croient pouvoir nous briser en nous forçant à déménager, ils se mettent le doigt dans l'œil. Allez, mangeons ce *bigos*, allons nous coucher et demain, nous irons voir nos familles et nous nous ferons un nouveau chez-nous – mieux que n'importe quel palais allemand, parce qu'il sera rempli d'amour, et non de haine.

Ils firent de leur mieux tous les deux, mais ils ne purent ni savourer le *bigos* ni dormir, sachant que c'était peut-être leur dernière nuit dans leur nid d'amour, au point que ce fut un soulagement lorsque le jour s'immisça, gris et humide, entre les rideaux de leur chambre. Ils entendaient déjà des cris dans les rues et se blottirent l'un contre l'autre, profitant de leurs derniers instants de sécurité. Mais bientôt, des coups à la porte annoncèrent l'arrivée des parents et de la sœur d'Ester, et ils furent contraints de se lever pour affronter le cauchemar.

Tout le monde était en proie à la panique. Apparemment, le ghetto serait établi dans la zone entourant le grand marché de Baluty, au nord de la ville, où vivaient déjà de nombreux

Juifs. Les autres n'avaient aucune idée de l'endroit où aller.

— Il y a un bureau du logement sur la rue Poludniowa, vint leur dire Tomaz.

Mais lorsqu'ils s'y rendirent, une foule était agglutinée devant l'adresse.

— Comment va-t-on faire, pour l'école ? s'inquiéta Leah, seule parmi eux à voir tout cela comme une aventure, du haut de ses quatorze ans.

— L'école ? se gaussa un Allemand passant près d'eux. À quoi ça sert, pour des gens comme vous ? Les bons profs ont autre chose à faire.

Leah planta ses poings sur ses hanches fraîchement formées.

— Je vous signale que je suis première de ma classe.

— Ah oui ? Eh bien, viens donc par là, que je te donne le genre d'éducation utile à celles de ton espèce.

Il eut un geste obscène, faisant rire ses camarades. Leah fit un pas vers lui, furieuse, mais Ester la retint.

— Laisse-les dire, Leah. Ça n'en vaut pas la peine.

— Mais ils ne peuvent pas nous parler comme ça ! s'indigna la jeune fille.

Ester lui coula un petit sourire triste. Que pouvait-elle dire ? Leah avait raison, seulement, la vérité de l'Occupation changeait la donne. L'envahisseur prenait tous les droits, y compris celui de leur parler comme bon lui semblait.

— Allez, prenons notre place dans la queue.

Ils durent attendre des heures avant d'atteindre les guichets du bureau du logement. Les guichets étaient tenus par des employés à l'air abattu, travaillant sous la houlette de Chaim Rumkowski, déclaré président du Conseil juif par les Allemands le mois précédent, et chargé de gérer le ghetto. L'homme avait de beaux cheveux blancs et un sourire encourageant, mais son regard était vif et acéré comme il scrutait la foule des « siens », flanqué de deux SS. Ester fut soulagée quand on leur indiqua le guichet tenu par une jeune femme, loin du fauteuil du « président ».

— Nous avons besoin d'une petite maison pour mon mari et moi, et d'une autre pour mes parents et ma sœur, dit-elle.

La femme la regarda et eut un petit rire avant de se rembrunir.

— Vous allez bien ? s'enquit Ester.

— Autant qu'on le peut quand on doit annoncer de mauvaises nouvelles à tout le monde, répondit l'employée. Vous devrez partager un logement.

— Nous tous ?

La femme soupira.

— Vous tous, et d'autres.

— Vous voulez nous faire habiter avec des inconnus ?

— Désolée, mais le ghetto compte deux fois moins de logements que le nombre de familles que nous avons à loger. Et la plupart sont encore occupés par les Polonais qui habitent là.

— Que va-t-on faire d'eux ?

— Ils vont être relogés.

Ester regarda Filip, consternée. Leur appartement était petit, mais il n'était qu'à eux. Et maintenant, ils allaient devoir partager leur toit avec des inconnus.

— Mes parents, dit Filip. Si nous ajoutions mes parents ?

— Vous seriez donc sept ? demanda la femme.

Ils opinèrent du chef. Les deux familles se connaissaient peu, mais la présence d'Ester et de Filip les aiderait à se lier.

— Dans ce cas, j'ai une maison sur Kreuzstrasse.

— Où ça ?

La femme se pencha et chuchota :

— C'était la rue Krzyzowa, avant. Elle a deux chambres.

— Deux ?

— Et un grenier.

— Nous la prenons, déclara Filip avant de chuchoter à l'oreille d'Ester : Un grenier, c'est romantique.

Ester appréciait son optimisme, mais, alors qu'on leur remettait les clés d'une demeure inconnue où ils allaient devoir s'installer avec leurs parents, elle ne put s'empêcher de penser qu'à ses yeux il n'y avait rien de moins romantique que cette situation. On allait donner leur précieux appartement à un couple allemand quand eux seraient forcés de rejoindre le ghetto. Et c'est le cœur brisé qu'elle quitta le bureau pour rentrer une dernière fois chez eux, en serrant douloureusement la main de Filip dans la sienne.

4

Ana

9 février 1940

Boum, boum, boum !

Ana sortit à regret de son lit et attrapa à tâtons son uniforme, toujours accroché à l'arrière de sa porte de chambre. La lueur ténue s'infiltrant autour des rideaux indiquait les prémices de l'aube, mais elle ne se sentait absolument pas la force d'affronter la journée à venir. Beaucoup de bébés semblaient tenir à arriver la nuit. Un jour, quelqu'un lui avait dit que le corps procédait ainsi afin d'éviter l'effervescence des tâches de la journée, hypothèse qui paraissait se tenir. En dépit de l'amour qu'elle avait pour lui, Ana regrettait parfois que Dieu ne fût pas une femme – auquel cas, la grossesse et les accouchements auraient peut-être été mieux organisés.

— J'arrive ! lança-t-elle comme on recommençait à tambouriner à sa porte.

Une mère en détresse devait avoir besoin de ses services ; elle se repassa mentalement la liste de ses patientes presque à terme. Elle n'attendait

personne cette semaine, mais les bébés étaient ainsi – ils arrivaient quand ils étaient prêts, pas quand vous l'étiez. Elle enfila ses bas les plus chauds tout en se demandant si elle ne devrait pas plutôt porter des pantalons, comme le faisaient certaines sages-femmes plus jeunes. Ce devait être bien plus pratique, mais elle craignait que cela ne paraisse déplacé sur une femme comme elle, sage et vieillissante, qui peinait désormais à sortir du lit au petit matin.

— J'arrive ! cria-t-elle encore.

Elle informait systématiquement les couples qu'il lui faudrait quelques minutes pour ouvrir sa porte en pleine nuit, mais les pères paniqués s'en souvenaient rarement. Ils ne pensaient qu'à leur précieuse épouse et à l'enfant à venir, ce qui était bien normal. Enfin, elle fut prête et se dirigea vers l'escalier. Bartek frémit et lui envoya un baiser depuis son oreiller avant de refermer les yeux. Quel chanceux. Il avait encore deux heures devant lui avant de se rendre à l'imprimerie où il travaillait comme typographe – un choix de carrière bien plus raisonnable. Malgré tout, Ana éprouva un pincement d'excitation à l'idée de la nouvelle vie qu'elle allait mettre au monde ; on ne ressentait pas cela en posant des lettres sur une planche.

Elle sourit en direction de la porte fermée de la chambre de leurs fils. Bronislaw et Alekzander avaient choisi de faire médecine, comme elle ; Bron exerçait en tant que médecin pour sa première année, et Zander faisait encore ses études. Le plus jeune, Jakub, avait demandé à Bartek de le prendre en apprentissage, ce qui avait ravi le



14046

Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 6 février 2023*

Dépôt légal février 2023
EAN 9782290396391
OTP L21EPLN003610-616162

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger: Flammarion